

## A dessein...

Une relation personnelle au graphisme allant à contre courant et tête anime ceux qui font vivre un Salon du Dessin chaque année depuis 23 éditions au Palais Brongniart à Paris. Ils participent là à une espèce de revivalisme, de sauvetage en vue de revitaliser une pratique tombée en disgrâce. L'apprentissage même du dessin a actuellement disparu de la plupart des Ecoles Supérieures des Beaux -Arts au profit des techniques audiovisuelles et numériques, photo et vidéo et des installations.

Tout s'est passé au cours du XXème siècle comme si le dessin pouvait être balayé par d'autres formes de représentation du monde. Il a souffert de son intimité avec la figuration. Comme elle, déprécié, il est jugé inapte à rendre compte de la réalité dissociée qui est la nôtre désormais. Son expression ne pourrait être contemporaine, son contenu est rejeté comme anecdotique quand il ne s'aide pas de l'aspect narratif de la BD ou du dessin animé. On en oublie le geste de dessiner – oubli de comment le geste s'applique au support – geste trace, empreinte, calligraphie, écriture qui nous relie à des rites de marquage millénaires. Le trait, en dégageant la forme, en l'actualisant, cerne et démontre la vivacité de la pensée.

**Gwen Hautin** dessine d'un trait où l'on peut lire la circonvolution de la main et celle de la mine du crayon ou de la pointe du pinceau. L'instrument, dans le prolongement du bras, travaille les courbes sans être levé du papier, en un seul geste-mouvement. Ces séries proposent des études où vitesse et lenteur d'exécution s'annulent. Il n'y a que la souplesse de rythmes et d'énergies ondulatoires, aléatoires. Parfois saturation de la page, parfois enlacement détaché et patient. **Le trait est un fil.** La mise en couleur, quand elle a lieu, consiste en un travail de remplissage des surfaces internes que souligne le contour, comme dans certains bijoux cloisonnés. Par zones, le dessin s'empourpre, bleuit, jaunit.

Dessinatrice, Gwen Hautin ne cesse d'être peintre, même si ce ne sont pas là des toiles grand format. Le papier – sa texture, son format, son appétit pour l'encre de chine ou le crayon gras – est léger et mobile. Le rendu optique est celui d'une fine vibration. Et l'ensemble du dessin laisse transparaître, sous les vibrations, un « **résidu d'intemporalité** ».

Une interprétation frontale de l'intention de l'artiste tomberait à coup sûr à plat. « **Mais pourquoi sommes-nous là ?** » Dans cette expo ? En France ? Au monde ? Pour quoi ? en deux mots ? Pour quoi faire ? Pour quoi tenter ? L'histoire racontée sur ces murs est un appel peu formel à l'audace. A la lecture de ces dessins, il faut, c'est sûr, laisser s'imprimer en nous le schéma d'enroulement primitif qui se répète sans jamais se redire et enrubanne nos sens. Ce modèle d'ondes doucement magnétiques fait fusionner ensemble l'organique, le végétal, l'esthétique. Sa modernité et son originalité sont là, dans cette prolifération d'un trait unique.

*Danielle Frédéric, Historienne de l'art  
Mars 2016*